

Dimanche 22 septembre 2013  
17<sup>e</sup> dimanche après la Trinité  
Jean 9, 39 - 41

Jean - Matthieu Thallinger, Mulhouse

<sup>39</sup>Et Jésus dit : Moi, je suis venu dans ce monde pour un jugement : afin que ceux qui ne voient pas voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles. <sup>40</sup>Après avoir entendu cela, quelques pharisiens qui étaient avec lui lui dirent : Nous aussi, nous sommes aveugles ? <sup>41</sup>Jésus leur répondit : Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché. Mais maintenant vous dites : « Nous voyons » ; aussi votre péché demeure.

### Vive la crise

Mettre de la lumière dans l'obscurité - fiat lux - est un phénomène aussi ancien que le monde.

Squatter la place de Dieu et sa faculté de discerner le juste de l'injuste est une pulsion née avec la conscience humaine.

L'irruption de Jésus-Dieu dans l'histoire reprend à frais nouveau le projet initial : éclairer l'obscurité. Et pour ce faire il mettra à bas la Babel qu'était devenu la structuration légaliste de la religion. Lorsque les lois et règles religieuses se mettent à ordonner les comportements sociaux et religieux en discernant entre pur et impur, dedans et dehors, permis et interdit, elles deviennent une prétention à se passer de Dieu qui n'aurait plus qu'à se plier à cette organisation d'essence humaine. C'est le lot de l'institutionnalisation de la religion qui tend à devenir sourde ou aveugle à la libéralité divine. C'est le Dieu que l'on rêverait de pouvoir transmettre génétiquement à nos enfants, ce Dieu que nous disneylandisons dans nos parcs d'attraction dominicaux.

Jésus-Dieu apparaît en trublion, brouilleur de repères et *désillusionniste*. On attendait bien un Messie mais on aurait préféré pouvoir en choisir la marque comme certains aimeraient pouvoir choisir ses enfants (et ses parents selon où l'on se situe).

Jésus vient d'illuminer le regard d'un aveugle-né. Il bouscule par ce geste l'établi, perturbe la compréhension traditionnelle de la souffrance (v2 : *Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ?*). Si Dieu ne peut plus être le facteur explicatif de tout, ses représentants officiels se retrouveraient en effet, fort dépourvus.

### Ni lui ni ses parents ?

Jésus déconnecte la souffrance de la cause de la souffrance. L'aveugle né ne paierait pas un mauvais karma, la maladie ne serait pas une punition ? Mais alors être bien portant et socialement avantagé ne serait pas non plus une récompense méritée ? Il n'y aurait pas de mérites dans la comptabilité divine ? Il n'y aurait pas de comptabilité divine ? La relation à Dieu ne serait qu'affaire de confiance et non échanges de bons procédés ?

La souffrance, le malheur, l'exclusion ne seraient plus des fatalités, ne se transmettraient pas génétiquement. Ce seraient des accidents que nous serions invités à réparer comme une « œuvre de Dieu » ?

Voici une déclaration universelle des droits et de la dignité humaine avant l'heure.

## La péricope

Le plan de lecture biblique associe comme un tout les versets 35 à 41. Cela me semble difficile. Les versets 35-38 concluent l'épisode de la guérison de l'aveugle. Si on souhaite les conserver cela supposera de lire l'ensemble du chapitre et donc le récit de la guérison de l'aveugle de naissance.

Les versets 39-41 constituent quant à eux la leçon de portée générale de l'événement particulier qui vient d'être rapporté. Maintenant que l'aveugle voit et croit, que les pharisiens pestent et contestent, que peut-on penser de tout cela ? Qui est cet homme au comportement incongru ?

## Je suis venu dans ce monde

Jésus élargit la signification de l'événement au « monde ». La guérison était le signe de quelque chose de bien plus grand qui s'annonce.

Ce fut cette fois un aveugle, à un autre moment ce sera un sourd, une autre fois cela pourrait être un muet, un lépreux, une femme adultère, un riche, un pauvre, un soldat... Il est à noter que Jésus ne guérit pas de prêtres. Peut-être que pour pouvoir être guéri il faut commencer par se reconnaître aveugle.

Dans le monde qui s'annonce, les aveugles verront, les sourds entendront, les muets parleront, les lépreux toucheront et seront touchés, les paralysés courront, les riches partageront, les pauvres festoieront. C'est la promesse d'un carnaval général. Comme dans les contes, les rois deviendront mendiants, les mendiants deviendront rois, les premiers seront derniers.

La logique du royaume qui vient est une mise en abîme déstabilisante : si les aveugles voient et que les voyants deviennent aveugles que personne ne s'illusionne : les nouveaux voyants pourraient à leur tour se retrouver aveugles et les nouveaux aveugles redevenir voyants. Si le dernier devient premier, comme premier il est appelé à redevenir dernier et ensuite sera en position de redevenir premier. Comme dans les jeux de colonie de vacances où celui qui perd se retrouve en queue de file avant de remonter progressivement à chaque tour. Valse à mille temps qui donne le tournis à la manière des préoccupations obsédantes que peuvent provoquer la méditation sur la précédenche de la poule et de l'œuf ou de l'origine de Dieu.

## Pour un jugement

Le terme employé - κρίμα - de la racine krinein peut désigner le jugement d'un tribunal, mais aussi le fait de séparer, de distinguer, de choisir, de diagnostiquer une maladie.

Il est à l'origine des termes critique, discriminer, critère, hypocrite et crise.

On pourrait traduire - et donc lire - l'affirmation de Jésus ainsi : « je suis venu dans ce monde amener la crise ! ».

En Jean 12, 31 c'est encore plus explicite : « *Maintenant a lieu le jugement - κρίσις - de ce monde ; maintenant le prince de ce monde sera jeté dehors* ».

## Je suis venu dans ce monde amener la crise

Au nom de Dieu, Jésus annonce la crise. La guérison de l'aveugle en est un signe. Que la plupart rechignent, refusent ne puissent pas percevoir les signes annonciateurs n'est pas étonnant.

Ainsi qu'au début de « La Peste » d'Albert Camus : « *le matin du 16 avril, le docteur Bernard Rieux sortit de son cabinet et buta sur un rat mort, au milieu du palier. Sur le moment, il écarta la bête sans y prendre garde et descendit l'escalier* ».

Le rat était le premier signe de l'épidémie. Mais bien peu le virent. Vers la fin du livre, Rieux constate : « *nos concitoyens avaient apparemment du mal à comprendre ce qui leur arrivait. Il y avait les sentiments communs comme la séparation ou la peur, mais on continuait aussi de mettre au premier plan les préoccupations personnelles. Personne n'avait encore accepté réellement la maladie. La plupart étaient surtout sensibles à ce qui dérangeait leurs habitudes ou atteignait leurs intérêts* ». Ils demeuraient aveugles. Et comme dans les récits évangéliques, c'est le représentant public du culte, le prêtre Paneloux qui sera le moins à même de lire les signes. Il considèrera l'épidémie comme un fléau divin de la même manière que les pharisiens se demandaient quel péché pouvait expliquer le handicap de l'aveugle.

### **La crise, temps de l'enfantement**

Dans la bouche de Jésus la crise - le jugement - n'est pas à entendre comme un fléau, au contraire. Le terme a pris en langue française cette acception négative qu'il n'a pas au départ. Comme la notion de jugement que l'on confond souvent avec condamnation. Le jugement est d'abord l'effort de discrimination, de discernement, de relecture du réel.

Les diverses théories des cycles économiques l'envisagent aussi ainsi plaçant la crise comme le point de bascule entre deux cycles. Elle est le temps entre la dépression et la croissance. En anglais le terme crise, au sens de la difficulté économique, se dit : « dépression ». Le français semble ne percevoir le changement que comme une notion négative.

La crise est ainsi d'abord une catégorie temporelle : elle est le temps du changement, sa condition même : il n'y a pas de changement sans crise, le changement est lui-même la crise.

L'existence est ainsi une succession de crises, de passages d'un état à un autre. Le langage là encore en témoigne : dépression post-natale, crise d'adolescence, crise de la vingtaine, trentaine, quarantaine, ... à noter qu'ensuite passage des dizaines ne semblent plus autant générer de crise. L'angoisse serait-elle inversement proportionnelle à la réalité du risque ? Plus l'échéance s'annonce comme certaine et proche moins tu va te débattre à lutter inutilement contre celle-ci.

Les actes pastoraux accompagnent par des rites ces crises de l'aventure humaine en ses moments les plus « critiques » : naissance - baptême, adolescence - confirmation, ....

Les fêtes religieuses également sont la réactualisation de temps de crise : la Pâque juive évoque la crise du passage de l'esclavage à la liberté, le vendredi-saint rappelle une crise douloureuse dans l'existence de Jésus, Pâques la crise de la transition entre deux modes de présence de Dieu : de la chair à l'esprit. Ces deux dernières crises provoqueront collatéralement des crises dans l'existence des disciples qui passeront du statut de suivants-enseignés à celui d'envoyés-témoins.

Comme le battement d'aile de la mouche ces crises localisées autour de quelques individus auront une réplique dans tout le bassin méditerranéen provoquant une crise - transition - de la pratique religieuse. La multiplicité hétéroclite des religiosités des deux premiers siècles feront progressivement place à la domination univoque du christianisme.

Plus loin dans le temps on pourra considérer que les Lumières et la Réforme, crises du christianisme médiéval, émergeront de la crise du bas Moyen-Âge. Vatican II sera une crise

de l'Église catholique consécutive à la crise des civilisations d'après les chocs des guerres mondiales. Quant à Vatican III il émergera d'une crise qu'il reste encore à écrire.

La crise est donc un passage, un temps de transition entre deux états. Au niveau spirituel personnel on pourrait aussi caractériser la conversion religieuse comme une crise. Traverser la crise ouvre les yeux. Le monde d'après la crise n'est plus perçu semblablement à celui d'avant. Sortir de la crise se fait après une longue marche, c'est le moment où, ayant atteint la cime de la montagne, on peut s'asseoir et se retourner sur le chemin parcouru.

Il est parfois difficile cependant de se rendre compte que l'on traverse la crise. Ce n'est pas au premier rat mort venu que l'on reconnaîtra l'épidémie. La crise commence souvent par le déni, car la crise nous inquiète et demeurer aveugle peut être confortable. La crise nous rend vulnérables. Elle est le temps de la promesse comme de la menace, le temps du discernement comme de l'aveuglement, de la discrimination positive et négative. En temps de crise nous sommes contraints de faire le tri entre ce qu'il faut émonder et laisser pousser (15, 2b-3 : *tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, afin qu'il en porte davantage encore. Déjà vous êtes émondés par la parole que je vous ai dite*), entre les vieilles outres et les outres nouvelles.

La crise est ce temps où « *la création gémit dans les douleurs de l'enfantement* » (Romains 8,22) selon les mots de Paul. Ce temps est cependant passager ainsi que le relevait Jésus employant la même image : « *La femme qui enfante est dans la peine parce que son heure est arrivée. Mais quand l'enfant est né, elle ne se souvient plus de son angoisse, dans la joie qu'elle éprouve du fait qu'un être humain est né dans le monde* » (Jean 16,21)

Remarquons encore que l'évangile de Jean est un écrit de temps de crise : la crise du judaïsme jérusalémite pris entre le marteau du pouvoir romain et l'enclume du christianisme naissant, la crise du christianisme naissant qui navigue à la recherche de son identité entre ouverture à l'universel et préservation de ses racines juives.

La crise a toujours à voir avec l'identité qu'elle questionne : en temps de crise je ne sais plus me dire moi-même, je ne suis plus celui que j'étais, je ne suis pas encore celui que je suis appelé à devenir.

Si la crise est le lot de tout organisme vivant, les Églises n'y peuvent échapper, c'est même la condition de leur survie que de traverser la crise, car la crise permet l'adaptation à un nouvel environnement.

Un collègue pasteur disait voici trois jours « nous sommes des dinosaures », parlant du protestantisme historique, luthéro-réformé. Comme ces gros reptiles serions-nous menacés d'extinction, incapables de nous adapter aux changements du climat sociologique, culturel, technologique du XXIe siècle ?

Oui, si comme les pharisiens nous demeurions aveugles à l'intervention de Dieu-Jésus dans le monde de ce temps, si nous persistions, comme dans « *l'histoire de l'homme qui tombe d'un immeuble de cinquante étages. Le mec, au fur et à mesure de sa chute se répète sans cesse pour se rassurer : jusqu'ici tout va bien, jusqu'ici tout va bien, jusqu'ici tout va bien. Mais l'important c'est pas la chute, c'est l'atterrissage.* » La Haine (1995), Mathieu Kassovitz.

Non si nous nous reconnaissons dans le personnage de l'aveugle-né. Les processus d'unifications à l'intérieur du protestantisme peuvent être lus comme des signes que nous nos yeux sont au moins partiellement ouverts. Aujourd'hui nous reconnaissons ainsi que les réformés ne sont plus tout à fait réformés, les luthériens plus tout à fait luthériens et les protestants ne sont plus tout à faits ce qu'ils étaient à force de se voir contraints de partager leur dénomination de protestants avec de nouvelles Églises émergentes.

Une partie d'entre nous se chargera d'assurer l'accompagnement des soins palliatifs de ceux qui demeureront aveugles vers la fin. Une autre partie d'entre nous, traverser la crise et organisera les temps nouveaux du christianisme.

Et la théologie de la crise pourrait s'appliquer aussi au monde qui est en train d'être enfanté de la révolution (crise) technologique, économique, ethnique, religieuse que nous traversons.

Quels sont ceux qui demeureront dans l'obscurité, quels sont les aveugles qui seront guéris ? Qui, qu'est-ce qui, rejoindra les dinosaures dans le rang des espèces éteintes ? Qui, qu'est-ce qui, saura s'adapter ?

Comme les pharisiens nous nous posons tous cette question ? « Nous aussi, nous sommes aveugles ? » (v 40).

### **Nous aussi nous sommes aveugles ?**

<sup>41</sup> Jésus leur répondit : Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché. Mais maintenant vous dites : « Nous voyons » ; aussi votre péché demeure.

Les aveugles sont de deux natures dans le contexte du dévoilement qu'est toute crise :

- ceux qui s'obstinent à refuser le changement
- ceux qui sont si préoccupés d'eux-mêmes et de leur propre survie qu'ils n'en voient plus les laissés pour compte de la crise.

Refuser le changement, s'agripper au passé, aux traditions, à ce qui a été « parce que ça a toujours été » c'est refuser le jugement de la crise. Refuser le regard de Dieu sur son existence, sur son Église, sur ce monde, refuser d'être passé au crible de son amour, prétendre pouvoir se passer de lui.

Demeureront aussi aveugles ceux qui s'obstineront à ne pas voir ceux qui sont mis de côté, relégués dans les ghettos de la fatalité, les laissés-pour-compte du sauve-qui-peut général. Passer à côté des aveugles-nés en se disant « nous ne pouvons rien pour eux », « ils ont ce qu'ils méritent ».

Et parce que l'aveugle verra et le voyant sera aveuglé n'oublions pas que nous alternons entre ces deux figures : nous sommes à la fois l'aveugle secouru par Dieu et le voyant appelé à prêter attention aux aveugles. Nous sommes tant consolateurs que consolés, ou plutôt consolateurs si nous acceptons d'être consolés. Apôtres après avoir été disciples.

La promesse de Jésus est toujours valable aujourd'hui. L'esprit de Dieu est toujours ce révélateur, ce créateur, ce discriminant qui nous aide à lire le temps présent pour préparer celui qui est en train d'advenir.

Finalement nous n'avons pas à craindre la crise, ce jugement de Dieu sur nos vies mais à le considérer comme une chance. Si notre confiance est réellement en Dieu plutôt qu'en nous-mêmes, la crise sera l'occasion de reconstruire, de refonder un monde, une Église, nos personnes pour repartir sur des bases nouvelles.

Vive la crise.